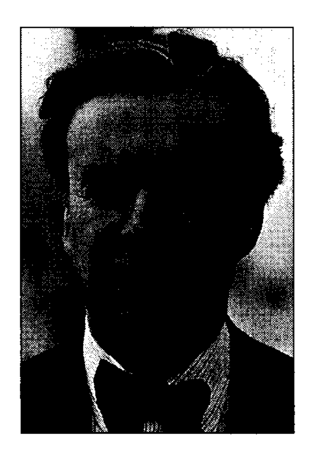


Pierre Morel

FRANÇAIS EN CHINE, D'AUJOURD'HUI ET DE TOUJOURS

Nombreux sont les Français qui, à travers les siècles, allèrent vivre en Chine et manifestèrent l'intérêt profond et constant de la France pour l'empire du Milieu. Ils s'y engagèrent parfois sans esprit de retour. Il n'y a pas une façon d'être en Chine, qu'elle soit française, européenne ou occidentale, mais une grande variété bien sûr, amplifiée encore par le puissant révélateur qu'est cette civilisation plurimillénaire. A travers les siècles, des parcours se dégagent pourtant, dont on peut esquisser quelques grandes étapes.

Dès les premières approches, et alors que la Chine n'est guère connue comme telle, on trouve les religieux, pour des missions éminemment régaliennes, et même modernes par leur visée stratégique à l'échelle du monde connu de l'époque : engagé dans les croisades contre les Sarrasins, Saint Louis recherche une alliance de revers avec l'Empire mongol, au moment même où celui-ci s'installe en Chine avec la fonda-

tion de la dynastie Yuan. En 1253, le roi envoie le franciscain Guillaume de Rubrouck, resté célèbre grâce à la relation qu'il fit de son voyage, *Itinerarium ad partes orientales*. Il est chargé d'une mission d'ordre politique alors que le Vénitien Marco Polo, qui partira en 1271, obéit à la logique de l'échange. A bien des égards, les deux écoles se perpétuent jusqu'à aujourd'hui. Rubrouck découvre parmi les prisonniers chrétiens un Français inattendu, Guillaume Boucher, orfèvre de Paris, capturé à Belgrade, auteur sur place d'une pièce de légende pour le Grand Khan, un arbre à feuilles et fruits d'argent, entouré de quatre lions crachant du lait de jument, le fameux khoumys, tandis que des serpents d'or lovés sur le tronc répandent dans des vases d'argent du vin, du khoumys, de l'hydromel et de la cervoise de riz. Au sommet, un ange tient une trompette : quand l'échanson ordonne de verser à boire, l'instrument résonne grâce à un souffleur dissimulé, tandis que des serviteurs, également cachés, alimentent chacun des conduits. L'Orient déploie toute sa magie, mais elle sort des mains d'un Parisien.

C'est par la route maritime mise en valeur par les grandes navigations, et à la suite de saint François Xavier, mort devant Canton en 1552, qu'arriva en Chine la mission du père Matteo Ricci. Celui-ci inaugure en 1601 à Pékin la présence pendant deux siècles des jésuites mandarins à la cour de l'empereur de Chine sous deux dynasties, les Ming jusqu'en 1644, puis les Qing. Ricci mourut en 1610 à Pékin. Il avait emmené dans cette première équipe le père Trigault, originaire de Douai, qui fut le premier à revenir à Rome, où il obtint l'autorisation de célébrer la liturgie en langue chinoise, puis publia une première relation, *l'Expeditio christiana*, imprimée à Lyon.

Comme quatre siècles auparavant, la résonance est forte en France. La célèbre *China illustrata* du père Athanase Kircher, éditée en latin en 1667, première description encyclopédique de la Chine à partir des récits des jésuites, est traduite dès 1670 en français. Le rêve extrême-oriental reprend, mais l'ambition religieuse et scientifique aussi. Le 3 mars 1685, une mission de six jésuites français, « mathématiciens du roi », dont le père Jean-François Gerbillon, part pour la Chine à bord de l'*Amphitrite*. Au bout de trois ans de voyage, elle est bien accueillie le 8 février 1688 à Pékin par l'empereur Kangxi, à la fois guerrier et lettré, première grande figure de la dynastie mandchoue des Qing. Le père Gerbillon se voit chargé la même année de faciliter les négociations frontalières russo-chinoises, conclues l'année suivante par le traité de

Nertchinsk. En 1693, Kangxi charge le père Bouvet d'offrir à Louis XIV la traduction faite par ce jésuite en mandchou du *Livre des mutations*, le *Yiqing*, et le roi de France lui adresse en retour un livre d'estampes. Lecteur attentif de Kircher, Leibniz proposera de son côté au père Bouvet de créer des « écoles chinoises » en Europe.

Les années qui suivent sont dominées par le drame de la « Querelle des rites ». Les jésuites de la cour de Chine avaient voulu démontrer la compatibilité du christianisme et du confucianisme. Ce dernier était pour eux un code de moralité, le « ciel » des Chinois n'était pas Dieu, Confucius était seulement un maître, et l'esprit des ancêtres ne résidait pas dans les tablettes funéraires que l'on honore. Kangxi, pour sa part, contresigne le mémoire des jésuites sur cette affaire : le culte des ancêtres comme l'hommage à Confucius étaient des cérémonies civiles et dès lors compatibles avec les pratiques des chrétiens. La faculté de théologie de la Sorbonne condamne ces aménagements en 1700, Rome en 1704, ce qui va réduire inévitablement à terme la légitimité des missions, la diffusion de la science occidentale et l'ambition des jésuites, sans mettre fin toutefois à leur présence à la cour impériale. La décision est finalement présentée à Kangxi par Mgr de Tournon en 1705, et la colère de l'empereur entraîne pour l'émissaire le bannissement puis la prison jusqu'à sa mort à Macao en 1710.

Les jésuites étonnent la Chine

Héritiers à leur façon de Guillaume Boucher, les jésuites vont étonner la Chine par leur maîtrise dans tous les domaines de la science et des arts. Mathématiciens et astronomes, ils sont au cœur du système impérial fondé sur l'ordre cosmique ; géographes et juristes, ils règlent les relations extérieures ; peintres, architectes et musiciens, ils éblouissent la cour. Ce partage entre la défiance à l'égard du christianisme et la fascination pour la civilisation européenne va être confirmé en 1736 lors de l'accession au trône du jeune et brillant Qianlong. Il fera l'admiration des cours d'Europe et des encyclopédistes, mais n'empêchera pourtant pas le déclin de la dynastie.

Les célèbres peintures du père Giuseppe Castiglione – Lang Shining de son nom chinois – (1688-1766) sont le symbole le plus connu de ce moment de grâce qui est déjà celui du déclin. Auprès de lui brille

également un Français, Jean-Denis Attiret, envoyé en 1738 pour relever l'éclat artistique de la mission française. Le peintre devient architecte et décorateur pour participer à l'une des créations les plus originales de Qianlong, le Yuanmingyuan, le « jardin de la clarté parfaite », où il conçoit une partie des « palais européens ». En rivalisant, Castiglione et Attiret semblent avoir encore mieux inventé cette synthèse sino-européenne, ce rêve fragile d'une rencontre inaboutie. Avec eux, les pères français se déploient dans toutes les spécialités qui plaisent à Qianlong : fontaines pour le père Benoist, verrerie pour le frère de Brossard, automates pour le frère Thibault, jardins et botanique pour le père d'Incarville.

Mais Qianlong goûte aussi la musique. Arrivé en Chine en 1740, le père Joseph Marie Amiot, auteur d'une grammaire et d'un dictionnaire mandchous, envoie aussi en France divers mémoires et recueils d'airs chinois de l'époque, que l'on retrouvera chez Jean-Jacques Rousseau puis chez Weber. Amiot a en quelque sorte repris à son compte ces pièces d'agrément, et l'on ne peut s'empêcher de noter d'air en air une forte mélancolie : au-delà de la sensibilité chinoise qui s'exprime, on entend poindre une nostalgie plus profonde qui s'épanche, celle du voyageur sans retour loin de sa terre natale, vers laquelle il renvoie son propre chant, habillé en chinois comme lui-même. Il faut dire aussi qu'à partir de l'expulsion des jésuites du Portugal par Pombal en 1759, le temps des épreuves arrive. Vingt ans après, le père Amiot fait graver dans le cimetière des jésuites cette adresse désenchantée : *« Va, voyageur, félicite ceux qui sont morts, plains ceux qui survivent, prie pour tous. Etonne-toi, et tais-toi... »*

Cette aventure de deux siècles se solde par un échec apparent, mais se prolonge en fait de multiples façons. Elle a installé une fois pour toutes la Chine dans l'imaginaire français et plus généralement européen. La sinologie française en procède aussi, à partir d'un fonds exceptionnel de connaissances. Même si « Rome a parlé » en matière religieuse, l'Occident s'est trouvé confronté à l'Autre d'une façon radicale. Les philosophes des Lumières, nourris par les relations des jésuites, ont eu parfois plus d'influence qu'eux dans la représentation de la Chine : l'empereur de Chine éclairé de Voltaire, le tyran de Montesquieu entrent dans les débats français. Aujourd'hui encore, la Chine dérange et stimule. Une interrogation réciproque a pris forme, qui est toujours à l'œuvre.

Après une première rencontre sino-européenne entre les empereurs lettrés et les grands savants jésuites, vient l'irruption conflictuelle, douloureuse et multiforme de l'Occident conquérant.

Français
en Chine, d'aujourd'hui
et de toujours

Les missions diplomatiques européennes se succèdent et échouent jusqu'à la guerre de l'Opium en 1840, qui installe l'Angleterre de Victoria dans sa puissance maritime et commerciale, tandis que la France de Louis-Philippe va reprendre, sur un autre mode, le chemin ecclésiastique, non pas vers la cour impériale, cette fois-ci, mais vers le peuple chinois, en assumant, avec la convention de Pékin en 1860, le rôle de protecteur des missions catholiques. Il s'agit de veiller sur plusieurs centaines de religieux répartis dans de nombreuses provinces, le plus souvent très vulnérables, et donc avides de protection : quand il n'y a pas de révolte xénophobe, il faut toujours régler quelque litige avec le mandarin local. Mais cette présence sera pour l'Empire chinois une autorité rivale : doctrine nouvelle, protection juridique des convertis, système d'éducation parallèle.

Avant même que le dispositif diplomatique et religieux de la France ne se mette en place, un personnage étonnant en pressent les limites et les idées préconçues, quitte à les reprendre plus tard à son compte. Le père Régis Evariste Huc, lazariste, auteur vite célèbre des *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie et le Tibet* (1850) puis de l'*Empire chinois* (1854), est tout à la fois l'inventeur, le juge et l'avocat du regard français sur la Chine qui prévaut pendant près d'un demi-siècle, avec un mélange de perspicacité, de verve et d'ambition dans l'écriture qui répond parfaitement au fond de courage et d'habileté qui va lui permettre de traverser sans trop d'encombres un pays alors interdit aux voyageurs occidentaux pour les raconter ensuite à ses lecteurs fascinés. De façon vivante et distrayante, il propose un mode d'emploi raisonné pour la présence française en Chine, construit autour du précepte qu'il a tiré de son expérience insurpassable : « *Vouloir en Chine raisonner et agir comme en Europe, ce serait démence et puérilité.* » On peut quand même se demander si cette immersion sans équivalent dans le monde chinois n'a pas finalement encouragé certains Français dans une sorte de mimétisme sans fond, qui fait alors de notre présence politico-religieuse une sorte de reflet de l'Empire chinois finissant, contradictoire, instable, attaché à la « face », aux rites et aux symboles, pour le meilleur et pour le pire.

A la fin du siècle, la prise en charge officielle s'organise en système, mais l'Eglise n'est pas en reste et le manifeste de façon éclatante lorsque s'installe à Pékin une puissante personnalité : Mgr Alphonse Favier obtient ainsi en 1899 du gouvernement chinois un décret reconnaissant aux prêtres un rang comparable à celui des fonctionnaires chinois. Le protégé semble alors s'émanciper du protecteur, mais le ministre de

France, Stephen Pichon, futur ministre des Affaires étrangères, reprend les choses en main en se présentant comme le garant de tous les accords qui en résultent. En 1900, la révolte des Boxers fait des ravages parmi les chrétiens. L'intervention du corps expéditionnaire, qui met fin au siège du quartier des légations à Pékin, et les nouveaux reculs du pouvoir impérial permettent d'obtenir pour les établissements catholiques de très substantielles indemnités. L'affaiblissement de l'autorité impériale après 1900 et son effondrement en 1911 ont finalement pour effet de réduire ce protectorat français, également miné par la baisse des arrivées de religieux français, le poids croissant des nouvelles recrues d'autres nationalités, enfin par l'autonomie croissante des provinces. Cette alliance étrange et lointaine du bicorne et de la mitre, patronnée par la IIIe République au nom de la mission civilisatrice de la France, aura suscité bien des frustrations. Elle provoque aussi un renouveau des idées et jette les bases d'une Eglise catholique nationale, qui s'affirme au même moment avec l'émergence de jeunes prêtres chinois.

Si les missions font l'objet d'une sorte de *modus vivendi*, la présence militaire provoque au contraire une succession d'incohérences ou de drames. Il y a d'abord le sac du palais d'Eté. Lorsque, au lendemain de la victoire de Palikao entre Tianjin et Pékin, les troupes françaises et britanniques arrivent au Yuangmingyuan, le 7 octobre 1860, tout commence dans le plus grand ordre, avec une prise en compte aussi méthodique et notariale que possible des collections fabuleuses réparties dans la vingtaine de palais chinois et européens alors abandonnés par les armées chinoises et la cour, ces palais mêmes qu'avaient dessinés, ornés et aménagés les jésuites un siècle auparavant. Puis tout bascule en quelques heures dans un tohu-bohu ravageur lorsqu'on annonce le retour en force des troupes chinoises. La profusion du faste et le regain du danger engendrent une folie destructrice que Victor Hugo fustige depuis son exil de Guernesey : « *Nous, Européens, nous sommes les civilisés, et pour nous les Chinois sont les barbares. Voilà ce que la civilisation a fait à la barbarie.* »

Il faut encore mentionner l'étrange histoire de l'arsenal de Fuzhou, la capitale du Fujian, face à l'île de Formose. Peu après le sac précité et les conventions de Pékin, l'Empire chinois conclut qu'il lui faut disposer d'une marine. En 1866, la France s'engage à construire un arsenal capable de livrer des transporteurs et des canonnières. En trois ans, c'est chose faite. Quinze bâtiments de guerre en sortent en cinq ans, qui favo-

risent le prestige de la France. Mais, au début des années 1880, cette flotte veut entraver l'implantation française en Indochine. En juin 1884, un incident conduit l'amiral Courbet à attaquer la base de Fuzhou et à détruire ces mêmes canonnières et une partie de l'arsenal. Après la défaite de la Chine face au Japon en 1894, Pékin, inlassable, propose à la France de reprendre en main l'arsenal, et c'est le jeune consul à Fuzhou, Paul Claudel, qui est chargé d'obtenir sa réorganisation, acquise début juillet 1896. L'opération reste très partielle, et ne permet pas de rétablir le poids militaire de l'Empire.

Voyageur plus encore que missionnaire, le père Huc va susciter d'autres vocations, celles de la découverte et de l'observation des innombrables composantes du monde chinois. Plusieurs vont sur ses traces : Gabriel Bonvalot (1853-1933), qui traverse le Turkestan chinois, le Tibet et le Yunnan jusqu'au Tonkin ; le commandant Henri d'Ollone (1865-1945), qui étudie le Sichuan, entre 1904 et 1909. S'il est entré au Quai d'Orsay, Pierre Bons d'Anty est bien de cette école française de voyageurs qui va s'attacher à la Chine du Sud, à son infinie diversité, et pas seulement parce qu'elle est perçue par les gouverneurs successifs de l'Indochine, et notamment Paul Doumer, comme l'aire d'extension de l'influence française à partir du Tonkin, et aussi le moyen de gagner le cœur de la Chine, la plaine centrale du Sichuan que visent aussi les Britanniques à partir de la Birmanie. Fondateur de la tibétologie moderne, voyageur audacieux et inspiré, Jacques Bacot (1877-1965) explore le Tibet oriental, il découvre aussi une des sources de l'Irrawaddy. Et comment ne pas citer Alexandra David-Neel, pèlerin clandestin qui passa au même moment plusieurs années dans les monastères tibétains ?

Auguste François, le « mandarin blanc »

Mais il y a aussi le « mandarin blanc », Auguste François (1857-1935), consul général de France à Yunnanfou, aujourd'hui Kunming, de 1899 à 1904. Il y prépare la construction du chemin de fer qui va relier cette province chinoise au Tonkin, mais résiste aussi aux velléités expansionnistes de Doumer. Au moment de la guerre des Boxers, il subit un premier siège du consulat et négocie son départ sans encombre. Il y

revient en 1901, subit un nouveau siège qu'il parvient à désamorcer. Il finit par se lasser de jouer les « condamnés à mort à répétition », et regagne la France en 1904. Pendant ces années intenses, l'homme se révèle de façon éclatante dans ses lettres et carnets hantés par le spectacle d'un monde traditionnel en voie de disparition, mais plus encore dans ses photographies. Auguste François est un portraitiste inspiré de la vie chinoise, villes, campagnes, guerriers, marchands, mendiants.

A bien des égards, Edouard Chavannes (1865-1918) est le fondateur de la sinologie française moderne. Normalien, il arrive en mars 1889 à la légation de Pékin et y séjourne quatre ans. Choisissant la voie de l'histoire, il s'engage dans la traduction et l'édition critique du *Shiji,* les *Mémoires historiques* de Si Maqian (environ 135-95 av. J.-C.), premier historiographe de la Chine. Dès son retour à Paris, il est nommé professeur de mandchou au Collège de France. Attaché à une étude globale du monde chinois, loin de toute vision exotique ou utilitaire, il bouscule aussi les traditions lettrées en appliquant aux classiques chinois les méthodes critiques de la philologie occidentale, et en mobilisant systématiquement toutes les sources archéologiques, épigraphiques et iconographiques.

Formé par Chavannes et son ami l'indianiste Sylvain Lévi, Paul Pelliot (1878-1945) fut leur plus brillant élève et reste à ce jour le plus accompli des sinologues français. Arrivé à Pékin en février 1900, il assiste à la montée de la révolte des Boxers, avant de participer très directement à la défense de la légation de France avec un courage et une audace qui lui valent la Légion d'honneur à vingt-deux ans. Une entreprise à sa mesure se présente en 1906 : il s'agit d'une mission archéologique en Asie centrale, après le Suédois Sven Hedin, les Allemands Grünwedel et Von Le Coq, et surtout Aurel Stein pour le compte de la Grande-Bretagne. Partant de Kashgar, il découvre plusieurs sites, plusieurs routes oubliées, arrive en 1908 à Dunhuang, dans le Gansu, ensemble exceptionnel de grottes bouddhiques. Il fait l'inventaire méthodique de cent quatre vingt-deux grottes peintes, les photographie, relève leurs inscriptions, esquisse une datation. Enfin, le 3 mars 1908, il ouvre la grotte des manuscrits. Intacte depuis le XIe siècle, elle avait été découverte par Stein, qui avait emporté une partie de ce trésor. Mais il n'était pas sinologue, tandis que Pelliot connaît toutes les langues de la région, il sélectionne pendant trois semaines, à la lumière d'une lampe à pétrole, les documents les plus significatifs parmi les quinze mille rouleaux : travail immense, formidable

retour sur les échanges entre les mondes indien, islamique et chinois mille ans auparavant. A Pékin, Pelliot présente ses acquisitions à ses amis lettrés, au vice-roi Duanfang. A son retour à Paris, une chaire est créée pour lui au Collège de France ; il a trente-trois ans. La guerre de 1914 le ramène à Pékin comme officier de renseignements, et l'homme d'aventure reparaît, puisqu'il assure la liaison avec l'armée blanche de Koltchak et la légion tchécoslovaque en Mongolie et en Sibérie.

Le temps aussi des grands poètes

Mais il n'y a pas que les savants qui découvrent la Chine et la font découvrir ; de très grands poètes du début du siècle y trouvent une inspiration fondamentale.

A Shanghai, Fuzhou, Hankou et enfin Tianjin, Claudel éprouve un éblouissement qui n'est pas seulement celui de la passion amoureuse du *Partage de midi.* C'est un soulèvement de son écriture, un élargissement de l'être qui le marque pour la vie. Il compose *Connaissance de l'Est* comme une sorte de bréviaire pour le regard, en arrêt devant la Chine profuse et « copieuse » à l'infini. Ses intuitions à propos de la religion chinoise du signe ne l'empêcheront certes pas d'écrire des pages désolantes sur le bouddhisme. La Chine ne change pas Claudel, elle l'augmente, et quarante ans après il revient à cette émotion en présentant ce qu'il appelle les *« talismans photographiques »* de son amie Hélène Hoppenot : *« Tout cela m'a aidé et aidera peut-être un autre contemplateur à penser à la Chine. Quelque chose d'immémorial, de permanent, de démesuré et de clos. Quelque chose qui, pour arriver à la conscience de soi-même, au lien de son propre récit, a besoin d'énormément d'espace et de temps. Epars, disjoint, tout cela tient ensemble. Longuement incliné sur son propre mystère. »*

D'abord encouragé par Claudel, Segalen a vite marqué ses distances. Leurs voies ne sont pas les mêmes. Claudel reste en arrêt devant la Chine, comme interdit. Segalen s'y engage pour aller au bout de lui-même. Il définit sa méthode, le refus de l'exotisme fin de siècle, sa forme poétique avec les *Stèles,* son terrain de recherche, l'archéologie des premiers royaumes, et son mythe, ce Tibet de l'esprit qu'il ne pourra jamais atteindre après tant d'équipées : sur le point de rejoindre Lhassa après

avoir traversé le Sichuan en 1914, il doit rebrousser chemin lorsqu'il apprend, début août, la déclaration de guerre.

On a voulu comparer les versets d'*Anabase* de Saint-John Perse à ceux des poèmes de Segalen. Mais plutôt que de forcer cette parenté, que Perse a toujours récusée, il vaut mieux mesurer la différence. Même s'il a vécu cinq ans en Chine comme secrétaire à la légation de France, de 1916 à 1921, ce n'est pas dans le monde chinois proprement dit qu'Alexis Leger-Saint-John Perse va chercher son inspiration. Si Segalen s'immerge définitivement dans la Chine immémoriale, l'auteur d'*Anabase* la traverse pour rejoindre les pistes caravanières et les plateaux de la haute Asie. Les « lettres d'Asie » des *Œuvres complètes* de la Pléiade, véritables souvenirs rassemblés sous la forme d'une correspondance recomposée, culminent dans l'enthousiasme de l'expédition à travers le Gobi jusqu'à Oulan-Bator, accomplie avec deux personnages de la communauté française, le docteur Bussière, médecin de la légation, et Gustave-Charles Toussaint, juge consulaire à Shanghai et tibétologue éminent. Grâce aux dîners hebdomadaires du docteur Bussière, où se retrouvent des sinologues, le jeune Leger écoute leurs traductions. C'est une sorte de déferlement, l'irruption de ce que Toussaint a lui-même appelé *« la majesté de l'Asie »*. La récitation de ces textes découverts au bout des pistes fait remonter la rumeur des âges, l'envoûtement des incantations et l'évocation des grands espaces qui vont ensuite orienter toute son œuvre poétique. Le récit même des expéditions de ces savants voyageurs transparaîtra aussi dans les versets d'*Anabase,* où l'on ne cesse jamais de s'en aller, de lever le camp. Comme Segalen, qui avait participé avant lui à ces dîners, Saint-John Perse vit cette rencontre comme une initiation.

Sur tous ces talents qui s'épanouissent en Chine, un homme veille depuis Paris, Philippe Berthelot, secrétaire général du Quai d'Orsay, et gestionnaire secret de l'Europe d'après le traité de Versailles, mais aussi vieux Chinois à sa façon, car il a passé près de deux ans en Chine, de 1902 à 1904, pour retrouver son ami Claudel, mais aussi Bons d'Anty, et pour traverser tout le pays. De cette expérience, il rapporte une de ces formules lapidaires dont il a le secret – *« Il n'y a pas de formation professionnelle ni humaine complète sans un séjour en Extrême-Orient »* –, qui résume sa fascination et marquera le Quai d'Orsay, mais dit aussi son intuition de l'entrée de la Chine longtemps close dans le cours des affaires du monde moderne.

Il peut sembler étrange à première vue d'inclure ici Michaux et, pourtant, comment ne pas rappeler *Un barbare en Asie* qui, sur un autre mode encore, illustre le basculement de l'inspiration et de la langue poétique que provoque à ce moment-là l'expérience de la Chine ? En apparence, Michaux ne fait certes que passer, il parle précisément en passager interloqué, mais il emporte avec lui une Chine intérieure qui ne le quittera plus, et dont il rendra compte encore à la fin de sa vie avec *Idéogrammes en Chine,* hommage étincelant aux lettrés subtils d'autrefois, qui avaient déjà saisi tous les secrets de l'écriture.

Shanghai devient le « Paris de l'Orient »

Les échanges économiques n'étaient certes pas absents dans le développement de la présence française, mais ils n'étaient pas déterminants, et toute comparaison avec la Grande-Bretagne rivale faisait ressortir leur faiblesse relative. Mais, à partir de l'expansion de Shanghai, les choses se renversent. Dès 1843, Guizot encourageait une implantation française à Shanghai comparable à celle des Britanniques. L'essor est plus lent, mais en 1860 notre concession accueille neuf maisons de commerce. Le consul et le conseil administratif municipal cherchent aussi à faire de la concession une vitrine et veillent particulièrement à l'aménagement urbain : l'eau courante est installée en 1885, l'éclairage électrique en 1896, le gaz en 1900. L'enseignement est également favorisé avec l'espoir qu'il élargira la présence commerciale française. Les missionnaires y prennent leur part, mais d'abord les jésuites, qui ouvrent en 1850 le collège Saint-Ignace, premier établissement français à Shanghai, qui restera le plus prestigieux. Ils créent en 1903 l'université Aurore, élargie en 1915 aux étudiants non francophones. L'Aurore répond à l'attente des élites chinoises modernistes et diversifie progressivement ses enseignements : droit, sciences, médecine, économie. Les bâtiments s'étendent et les jeunes filles sont admises à partir de 1938. Plusieurs milliers d'« auroriens » sont ainsi formés, qui se regroupent vite en associations très actives dans de nombreuses villes chinoises.

Du côté des affaires, les maisons de négoce françaises prospèrent en exportant matières premières ou produits transformés par une main-d'œuvre habile et bon marché, et en important tous les produits de luxe

propres à satisfaire des milliers d'Occidentaux, mais aussi la bourgeoisie chinoise. Shanghai devient ainsi le « Paris de l'Orient ». Le Cercle sportif construit en 1923 (réaménagé pour devenir aujourd'hui l'hôtel Garden) est alors le symbole du goût français, et ses architectes, Leonard et Vesseyre, vont concevoir ensuite de nombreux édifices qui témoignent aujourd'hui encore de la prospérité et de l'ambition de Shanghai dans l'entre-deux-guerres : édifices publics, villas cossues et surtout immeubles résidentiels, que l'on peut encore admirer : Alsace, Auvergne, Dauphiné, Gascogne, Picardie, entre autres, financés par des banquiers et des promoteurs audacieux qui savent attirer l'épargne chinoise.

Un mode de vie proprement shanghaïen s'installe et devient un mythe relayé par les journaux, les romans et le cinéma. Le champ de courses de lévriers ou « canidrome » (devenu la place du Peuple, nouveau cœur de Shanghai où trône l'opéra construit par Jean-Marie Charpentier, inauguré l'an dernier), la salle climatisée de pelote basque, la maison de jeux « Le grand monde » font la réputation de Shanghai tout autant que le Bund et le Shanghai Club dans la concession internationale : jeu, drogue et prostitution, trafic, pègre et banditisme, avec tout ce que cela suppose de compromis discrets entre les bandes chinoises et les administrateurs des concessions internationale et française. Mais aussi nationalisme, syndicalisme et menées révolutionnaires, que Malraux fait découvrir à la France avec *la Condition humaine,* roman plus vrai qu'un reportage sur la célèbre confrontation entre nationalistes et communistes en mars-avril 1927, comme *les Conquérants* pour la grève générale de Canton en 1925.

Même si elle semble mieux supporter que la concession internationale l'arrivée brutale des Japonais en août-septembre 1937, la concession française entre à partir de ce moment-là dans un lent déclin, tout en s'attachant à sauvegarder les apparences. La représentation diplomatique en Chine a été profondément modifiée par la nouvelle répartition des centres de pouvoir. Quittant Pékin occupé par le Japon en juillet 1937, l'ambassadeur s'installe à Nankin, où siège le gouvernement chinois. Après le terrible sac de la ville, le 13 décembre 1937, il va à Hankou (aujourd'hui Wuhan), puis vers l'intérieur à Chongqing dans le Sichuan, jusqu'à la fin de la guerre. Il y ouvre un bureau diplomatique avec un représentant, mais réside aussi à Shanghai.

Au moment de la défaite de 1940, le titulaire du poste choisit Vichy. Mais les sensibilités cohabitent pendant toute la guerre au sein

même d'une ambassade à la fois divisée et soucieuse de serrer les coudes devant l'occupant japonais, ne serait-ce que pour sauvegarder les concessions et leurs habitants, mais aussi la précieuse Indochine face aux pressions de la Chine nationaliste. Nommé consul général à Shanghai en septembre 1940, Roland de Margerie, ancien collaborateur de Paul Reynaud qui a facilité le départ vers l'Angleterre du général de Gaulle, explique aussi à ce dernier qu'il souhaite malgré tout rejoindre son poste ; à partir de 1944, il sera transféré à Pékin. Sa fille Diane évoque dans *le Ressouvenir* la misère chinoise jusque dans la concession menacée, puis la splendide solitude de la capitale déchue.

La relation franco-chinoise change le 1er août 1943 lorsque, cédant à la pression japonaise, Vichy accepte l'abandon des concessions françaises, transférées au gouvernement pro-japonais de Nankin. Tchang Kaï-chek rompt, sans reconnaître pour autant la France libre, qui a pourtant envoyé des émissaires dès janvier 1942 à Chongqing. Envoyé par le général de Gaulle en 1944, puis ambassadeur en titre, le général Pechkoff rétablit les relations officielles avec la Chine nationaliste.

De son côté, le capitaine Jacques Guillermaz, après un premier séjour à Pékin en 1937, où il assiste au basculement stratégique de l'offensive japonaise, puis à Chongqing, rallie la France libre en avril 1942, participe au débarquement de Provence, puis retourne en Chine. Il suit les tentatives de conciliation entre Tchang et Mao sous l'égide des Américains, mais prend surtout la mesure de la confrontation inéluctable entre les deux chefs. La signature du traité franco-chinois du 28 février 1946 permet de modérer les ambitions de Tchang Kaï-chek en Indochine, et d'y rétablir nos positions. Mais il faut aussi consolider notre présence en Chine même et rassembler des moyens dispersés après ces années d'isolement, de désarroi et de repli sur soi. La Chine glisse à nouveau dans la guerre civile. Guillermaz, qui a noué des relations avec Zhou Enlai en 1942, est ainsi l'un des premiers à constituer un cadre d'analyse de la Chine moderne. En dépit d'un équilibre apparent des forces, il annonce la victoire inéluctable de Mao. Sa vision sobre et stratégique de l'histoire chinoise contemporaine, formée sur le terrain, nourrit une monumentale *Histoire du parti communiste chinois,* de 1921 à 1979, qui reste une référence.

Un autre Français, Pierre Teilhard de Chardin (1881-1955), va traverser ces années tourmentées avec un regard différent. Arrivé en Chine en 1923, il la parcourt comme aucun autre sans doute. En géologue, il

établit la cohérence de son sous-sol ; en paléontologue, il participe à la fameuse découverte de l'*Homo pekinensis* à Zhoukoudian. Savant mystique, ami de jeunes écrivains chinois, il suit avec sympathie les mutations de la nouvelle Chine. Il sera aussi une des figures de la Croisière jaune de 1931, cette grande aventure mécanique et scientifique, presque oubliée aujourd'hui. Bloqué à Pékin de 1939 à 1946, il y compose son grand ouvrage, *le Phénomène humain*.

Avec la fondation de la République populaire, le 1er octobre 1949, la Chine entre dans une époque où les Français seront rares, puis de nouveau pionniers à partir de la reconnaissance par le général de Gaulle le 27 janvier 1964. Se libérant, l'une et l'autre, des contraintes de la guerre froide, la France et la Chine rouvrent alors le jeu international. Je voudrais seulement souligner, au terme de ce long parcours, qu'un même sentiment se perpétue aujourd'hui dans la communauté française, nourrie sans toujours le savoir par l'expérience de tant de précurseurs extraordinaires : c'est le sentiment que l'entrée dans le monde chinois, parfois rude et toujours capiteux, offre un élargissement de soi-même qui reste irremplaçable. La même histoire s'écrit aujourd'hui, si je songe aux archéologues partis sur des chameaux de Bactriane découvrir grâce aux images Spot des villes oubliées depuis mille ans dans le désert du Taklamakan ; à cette « base-vie » perdue près d'un barrage qui a fini par ressembler malgré tout à un village de la campagne marseillaise ; à ces étudiants sortis des écoles de commerce venus apprendre le chinois pour « faire la différence » ; aux techniciens confirmés qui préparent avec de jeunes Chinois les échangeurs de trois cent cinquante tonnes pour les centrales nucléaires ; et si je songe enfin, dût sa modestie en souffrir, à l'ami qui, au cœur du pays, fête ces jours-ci ses trente ans de présence en Chine, ayant depuis longtemps remis sa Légion d'honneur à l'Université qui l'accueillit comme professeur, et le garde comme un vrai sage, praticien du dialogue entre Chine et Occident. Il est, ils sont tous Français en Chine, d'aujourd'hui et de toujours.

Pierre Morel